

MARQUE DE LINGE LINGE DE MARQUE

abcde fghijklmnopqrstuvwxyza b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u v w x y z a b c

abc..... **Depuis la nuit des temps***xyz*

Les historiographes de l'époque le racontent : Charlemagne était si malhabile pour écrire qu'il remplaça sa signature par un monogramme. Inscrites dans un losange, les quatre consonnes de Karolus entourent un seul signe qui symbolise les trois voyelles.

A partir du VIIIème siècle, princesses et seigneurs frappent de leur monogramme leur linge, leurs tentures, leur mobilier. Les inventaires et les comptes dressés lors des mariages et des décès en font mention. Cette pratique permettait d'identifier le train d'une maison lors des déplacements qu'on n'entreprenait pas sans emmener son couchage et tous les meubles d'usage courant.

A l'origine simple adjectif qualifiant les objets textiles faits en lin, le terme de "linge" désigne dès le XIIème siècle les éléments constituant d'une part le linge de corps (sous-vêtements et couvre-chefs) et d'autre part le linge de maison, c'est-à-dire linge de table, linge de lit, linge d'office, etc. L'anglais a d'ailleurs conservé le terme unique de "linen" pour désigner à la fois la toile de lin et le linge.

Le linge représentait autrefois une valeur essentielle dans un ménage et son prix, plus élevé que celui des meubles, pouvait se comparer, dans les milieux paysans, à celui des bêtes se trouvant à l'étable.

L'ensemble des draps, nappes, serviettes, torchons et couvertures composait le trousseau de la jeune fille qui, dès la puberté, le marquait à ses initiales. Surtout dans les milieux modestes, ce trousseau était un réel trésor et une vraie contribution de la jeune épousée au fonctionnement du nouveau ménage. Il ne s'agissait pas comme aujourd'hui d'un bien de consommation courante, à usage éphémère. Bien au contraire, le trousseau contenait le linge d'une vie et se transmettait même aux générations suivantes, dûment ravaudé si nécessaire.

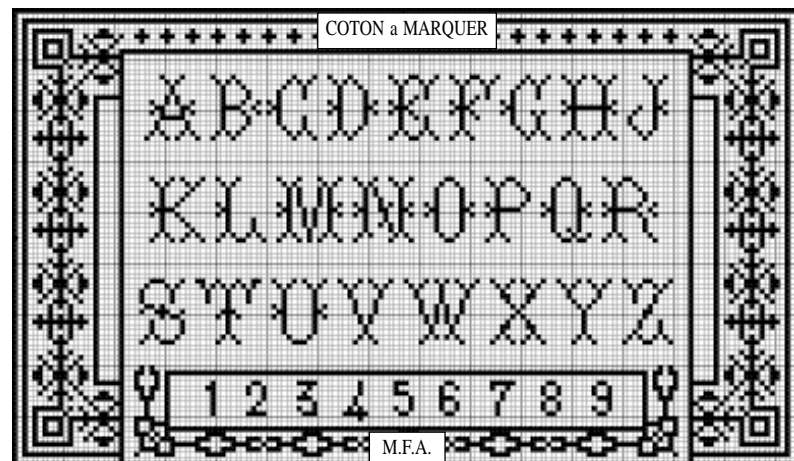
D'un entretien particulièrement complexe, le linge n'était lessivé que deux fois par an environ, si bien qu'on avait besoin d'avoir à sa disposition un grand nombre de pièces. Ce bien constituait une véritable richesse que l'on exposait volontiers à la vue de ses voisins.

Si marquer le linge est une tradition très ancienne, elle ne fut pas initialement dictée par un souci de décoration. Il était essen-

tiel d'identifier le linge de chacun au cours des lessives faites en commun. Dès les premières thésaurisations de linge au moyen-âge, les touailles, terme générique pour nommer nappes et serviettes, et les linceuls, ancien nom des draps, étaient imprimés dans un coin pour les reconnaître à l'aide d'un liquide indélébile. Au XIVème siècle, le "Ménagier de Paris" donne la recette de la composition d'une liqueur, à base de décoction de cambouis, d'huile et de vinaigre, bouillis ensemble et qui, tamponnée à l'aide d'un sceau ou d'une griffe, pénétrait la toile d'une manière durable. Il n'est pas d'usage courant alors de marquer à l'aiguille et seul le linge du roi est brodé, ce qui témoigne du luxe de cette pratique.

abc..... **Partout des marques***xyz*

Jusqu'au début du XXème siècle, le marquage était une coutume et une nécessité de la vie

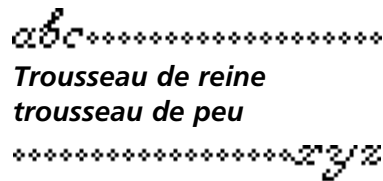


paysanne qui allait bien au-delà du linge. On marquait autrefois, outre le linge du trousseau, tout ce qui relevait de tâches exécutées en commun, par une marque familiale.

Ainsi, c'est au four communal que les habitants du village font cuire leur pain à tour de rôle. Sur la pâte s'inscrivent les initiales et sigles du propriétaire. Chaque famille avait aussi sa plaque à beurre, empreinte qui ornait son produit. C'était en quelque sorte une marque de fabrique. De même, il est indispensable que chaque propriétaire marque son troupeau à une époque où les bêtes paissent sur les paquis communaux ou encore sont gardés en commun par les bergers.

Le marquage permettait donc de distinguer ses biens de ceux des autres villageois, mais aussi de revendiquer avec fierté sa produc-

tion (pain, beurre...), sa richesse (linge, troupeau...) ou son travail. Ainsi les tailleurs de pierre des cathédrales, payés à la tâche, apposaient leur "marque" sur chaque bloc de pierre taillé par leurs soins, pour s'assurer de leur juste rémunération. Mais il y a là encore le souci de laisser un signe de son passage sur des ouvrages par essence collectifs. La main qui marque revendique le travail accompli dans les règles de l'art.



Que peuvent bien avoir en commun Isabelle de France en 1397 et une jeune fille modeste résidant en ville autour de 1910 ? Rien, sinon le fil éternel qui tisse l'étoffe de leur trousseau, ces

mêmes pièces de toile destinées aux mêmes gestes quotidiens et qui se trouvent être dans des proportions à peu près comparables à cinq siècles de distance.

Ce terme de trousseau vient de l'ancien français "trousser" qui signifiait "mettre en paquet". Ainsi le trousseau aurait été à l'origine le paquet de vêtements qu'on emportait en quittant son foyer.

Le trousseau d'Isabelle de France lui fut donné à l'âge de sept ans, à sa promesse de mariage avec Richard II d'Angleterre. Il se compose de 14 pièces de drap, d'une douzaine de touailles (nappes et serviettes), de deux douzaines plus petites, de quelques courtepointes de couleur en velours et en satin dont une blanche, brodée des quatre évangélistes et d'un Agnus Dei dans un soleil. La liste se termine de manière touchante par quel-



Une histoire cousue de fil rouge

Garance (*rubia tinctoria*) : plante à racines vivaces et à tige annuelle, de la famille des rubiacées, dont les racines contiennent des colorants solubles dans l'eau. Associée à un mordant, la substance se fixe de manière stable sur l'étoffe. Un mordant d'aluminium (l'alun) donne une teinte rouge.

Les anciens connaissaient l'usage de la garance et la cultivaient. Pline nous apprend que c'était une culture réservée aux pauvres qui en tiraient de grands profits et que cette racine était employée à la teinture des laines et des cuirs.

La garance de Toscane, et principalement celle de Sienne, était renommée, mais on la cultivait aussi dans presque toutes les provinces d'Italie. Cette culture devait aussi être commune dans les Gaules, car les invasions des barbares ne l'avaient pas détruite lorsque, sous Dagobert, les marchands étrangers venaient l'acheter au marché qu'il avait établi à Saint-Denis.

Au moyen-âge, la garance apparaît comme la teinture rouge la plus courante en Europe. La culture de la *Rubia tinctorium* était alors répandue dans tous les pays et l'importation d'un fixateur de la teinture en Europe septentrionale était assurée par les marchands italiens.

Dès 1790, la France subvenait à ses besoins et exportait même une partie de sa production, le climat et le sol du Midi, aux environs d'Avignon et de Montpellier, s'étant révélé particulièrement propices à cette culture. Spécialisée dans l'impression sur étoffe, l'Alsace fournissait également un surplus de garance qui s'acheminait vers l'étranger. Les teinturiers et imprimeurs alsaciens qui utilisaient la garance pour teindre leurs tissus, évacuaient de leurs ateliers les eaux usées et chargées de ce colorant par de petits ruisseaux qui se déversaient dans le Rhin. La concentration de ces ateliers en bordure de Mulhouse étaient ainsi appelée "Zone de la Mer Rouge".

En mettant au point un procédé de teinture chimique reproduisant le rouge Andrinople des étoffes de cette ville turque, la maison DMC lançait au siècle dernier son rouge turc bon teint dit "Rouge du Rhin" dont la référence (321) n'a pas changé.

ques poupées...

Cinq cents ans plus tard, le trousseau type peut se constituer dans un grand magasin. "Au Bon Plaisir" par exemple, conseille six paires de draps, deux douzaines de taies d'oreiller, trois douzaines de serviettes de table, trois nap-



pes dont deux avec les serviettes assorties, un service complet en damassé de douze couverts, deux douzaines de torchons, une dizaine d'essuie-mains, deux douzaines de serviettes de toilette et six tabliers.

Le trousseau a été préparé de longue date par la mère, sur une dizaine d'années environ, après la communion de la fillette ou après qu'elle eût quitté l'école. On a acheté peu à peu les pièces de tissu sur les marchés ou lors du passage des représentants de commerces, dans des magasins à l'occasion d'un passage dans la ville avoisinante ou par correspondance grâce aux catalogues de grands magasins.

A la fin du XIX^{ème} siècle, le modernisme va commencer à entamer lentement le vieil usage qui voulait que le père plantât pour ses filles quelques arpents de lin et de chanvre. Elles le filaient ensuite elles-mêmes à la maison ou lors des veillées villa-

geoises traditionnelles et les pelotons ainsi constitués étaient tissés sur le métier familial ou remis aux tisserands du village.

abc.....
L'éducation des jeunes filles
.....*xyz*

Autrefois le marquoir -ou la marquette- était le chef-d'oeuvre de l'écolière et la clé de sa prochaine entrée dans le monde adulte. Sur ce morceau d'étoffe, elle brodait au point de croix, ou point de marque, les lettres de l'alphabet et les chiffres, tout à la fois

dans un exercice d'écriture, de calcul et d'apprentissage de son rôle de maîtresse de maison. Il lui faudrait bientôt en effet apposer ses initiales sur le linge de son trousseau, pour le repérer lors du lavage bi-annuel, et numéroter ses draps. Plutôt que d'un passe-temps, il s'agissait d'une tâche utilitaire doublée d'un acte symbolique : en déposant cette trace rouge sang sur la toile, la fillette alors âgée d'une douzaine d'années, inaugurerait son destin de femme.

En effet, pour les filles, parallèlement à la leçon de tricot aux

abcdefghijklmnopqrstuvwxyz abcdefghijkl

Les mots de la lessive

"On faisait la lessive deux fois par an, une fois au printemps, une fois à l'automne. C'était le temps des grands trousseaux avec les armoires pleines. On l'appelait la bui, ça durait au moins trois jours, c'était toute une cérémonie"

Façons de dire, façons de faire

Yvonne Verdier

La buée (ou la bui, dans le nord de la France) : la lessive.

L'essangeage : c'est la phase initiale de la lessive. Elle consiste à faire tremper le linge dans de l'eau courante.

Le coulage : au fond d'un cuvier en terre ou en bois cerclé, comme on peut en voir au musée de la Vie Bourguignonne, on déploie une grande pièce de toile. On superpose dessus tout le linge sali, le plus fin au fond, le plus gros linge au-dessus, tandis qu'on le foule au pied et qu'on le tasse.

Cette première opération s'effectue à l'eau froide. Quand l'eau qui s'échappe de la "pissotte" (robinet situé en bas de la cuve) est transparente, on passe au "coulage à chaud" : sur une autre pièce de toile couvrant cette fois le linge, on dépose des cendres tamisées. A l'aide d'une grande louche en bois, on arrose sans arrêt les cendres dont les principes actifs, entraînés par l'eau bouillante, nettoient le linge.

On récupère l'eau à la sortie de la pissotte et on recommence, et cela, douze à quinze heures d'affilée.

Le retraitage : le linge est ensuite emporté sur des charrettes à la rivière ou aux lavoirs, pour la seconde grande phase de la buée, le retraitage où les femmes, armées de brosses et de battoirs, achèvent de le détacher.

L'étendage : Là-bas dans le pré plein de marguerites

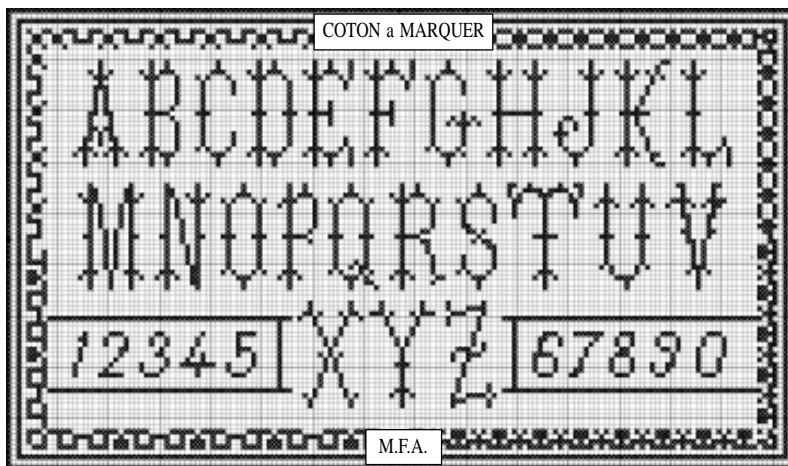
Comme un grand billard mangé par les mites

Un fil qui brille au soleil

Et puis au milieu des poteaux qui penchent

Tendue sur le fil, la lessive blanche...

Charles Trenet



champs, en gardant les vaches ou les oies, existe un apprentissage de couture scolaire, et elles sortent de l'école, vers 12 ans, avec pour bagage, sinon le certificat d'études, du moins deux objets : la pièce et la marquette.

Pour se préparer à l'épreuve de couture du certificat d'études, les fillettes faisaient la "pièce", dédiée à leur apprentissage de la couture. C'est un morceau de toile sur lequel était effectué bout à bout un échantillonnage des différents points de couture (avant, arrière, d'épine, surjet...), des coutures (rabattues, doubles, appliquées, anglaises...), des morceaux rapportés ou incrustés, des pièces (rabattues, invisibles...), des plis, fronces, etc. On y montait parfois également un poignet et un col.

Mais ce qui apparaît comme le chef d'oeuvre de l'écolière, qui est plus immédiatement lourd de signification car utile lors de l'époque suivante de sa vie, dès sa sortie d'école, c'est la "marquette".

Contrairement à la pièce qui est très exceptionnellement signée, la marquette est un objet personnel où chaque fille brode à la fin de la série des lettres et des chiffres, son nom et son prénom ainsi que l'année de la réalisation du chef-d'oeuvre et parfois son âge.

Véritables compositions, les

marquettes contrairement aux pièces, ont été soigneusement conservées, transmises de mère en fille. Leur présence figure parfois dans l'inventaire des biens transmis par testament et sur certaines photos anciennes, on en voit aux murs des salles, soigneusement encadrées.

La marquette est un modèle et délimite l'essentiel de l'usage qu'auront désormais à faire les filles des chiffres et des lettres, dès leur sortie de l'école : marquer de leurs initiales leur trousseau, chiffrer leur linge, numéroter leurs draps.

Les chiffres au sens strict servent à apparier et à numéroter les draps, chaque paire étant composée de son drap de dessous et de son drap de dessus. Les draps du trousseau sont donc assemblés deux à deux, et leur rang de numérotation permet de les faire tourner. Il s'agit de gérer l'usure mais aussi de les comptabiliser, compte tenu de la grande valeur marchande de la toile.

C'est juste après leur sortie de l'école, après leur première communion, que les filles sont mises à leur trousseau, et faire son trousseau, c'est essentiellement le marquer. A cet égard, on distingue bien le marquage de la broderie. La marque est exécutée d'un point unique, le point de marque -notre point de croix compté- qui sert

à former les lettres et à dessiner les chiffres. Elle est purement utilitaire. En lingerie, effectuée blanc sur blanc, la broderie est un raffinement ornemental qui témoigne d'une condition où l'on a de la fortune et des loisirs. Il s'agit là d'occuper son temps libre, de démontrer sa dextérité à rendre beau le linge d'apparat

abc.....
Rouge encore et toujours
z/z

A de rares exceptions près, la fonction utilitaire de la marque est toujours prise en charge par le rouge. C'est une constante qu'on retrouve dans de nombreux pays.

Le rouge est une couleur tenace et facilement repérable. A ces qualités qui permettent une immédiate identification, on peut ajouter que c'est surtout une couleur facile et économique à produire sous nos latitudes. Le développement des relations commerciales avec l'étranger favorisa bien sûr l'importation des colorants à mordant en provenance des régions méridionales et notamment le carthame, le kermès ou la cochenille pour les rouges. Mais si ces couleurs étaient solides, elles restaient cependant très onéreuses et les teinturiers les remplaçaient volontiers par des colorants issus de la production locale. Ainsi en est-il de la garance, introduite en Europe au Moyen-âge et très bien acclimatée dans les terrains calcaires. Les teintures synthétiques ne se développèrent que beaucoup plus tard. Ce n'est qu'en 1869 que l'alizarine, principe colorant de la garance, fut découvert.

Il y a ainsi plusieurs raisons objectives et économiques qui expliquent l'utilisation de la couleur rouge pour marquer le linge. Mais on peut aussi voir derrière cet usage une autre explication, plus symbolique.

abc.....
De l'enfant à la femme
xyz

Yvonne Verdier, chargée de recherche au CNRS, a participé à une étude ethnologique sur le village de Minot qui se trouve en Côte-d'Or, entre Aignay-le-Duc et Grancey-le-Château. Elle y a étudié les propos, les gestes et les fonctions des femmes : la couturière, la cuisinière, la "femme-qui-aide". A propos du marquage du linge, elle a développé une interprétation symbolique de l'utilisation de la couleur rouge.

"Pour comprendre l'importance et le sens de la marquette, il nous faut revenir au destin biologique féminin (...) et nous attacher au sens même du mot "marque".

La marque semble bien être dans son sens profond, originel (...) celle du sang féminin comme le laisse présumer l'emploi du terme marquette en droit féodal : le "droit de marquette", mieux connu sous le nom de "droit de cuissage", est ce droit qu'avait le seigneur de partager la couche de la nouvelle mariée la première nuit de ses noces.

A l'aube de leur adolescence, les filles marquent donc leur trousseau (d'un fil "rouge sang") et au-delà d'une simple marque de

Trouver ses marques

- "Façons de dire - Façons de faire" d'Yvonne Verdier (Gallimard). *Un ouvrage très documenté sur les coutumes paysannes d'un petit village du nord de la Côte-d'Or.*
- "Rêves de blanc" de Françoise de Bonneville (Flammarion). *Un ouvrage somptueux sur le linge.*
- "Chiffrer le linge de maison" Porthault. *Malgré le titre de l'ouvrage, des modèles qui s'apparentent plus à la broderie qu'au marquage. Très beaux modèles au passé plat et autres points de broderie*
- Sur la codification du marquage : tous ouvrages d'éducation ménagère de la première moitié du siècle



propriété, nous verrons dans le marquage du linge l'affirmation d'une identité et d'un état, celui de fille pubère.

Autant la broderie peut être définie comme un art de l'attente, un passe-temps (...), autant la marque (...) était un devoir immédiat, un point d'honneur, témoignant d'un lien organique entre la fille et son trousseau comme si un linge bien marqué était synonyme d'une fille bien formée".

abc.....
Et aujourd'hui ?
xyz

Il a fallu deux guerres et à peine un tout petit siècle pour que le linge devienne un bien de consommation courant et hautement périssable. L'effet de mode étant passé par là, il ne serait plus ques-

tion de porter le linge de nos mères, ni même souvent celui que nous adorions dix ans auparavant. A moins que la mode justement ne nous impose un clin d'oeil rétro aux décennies passées !

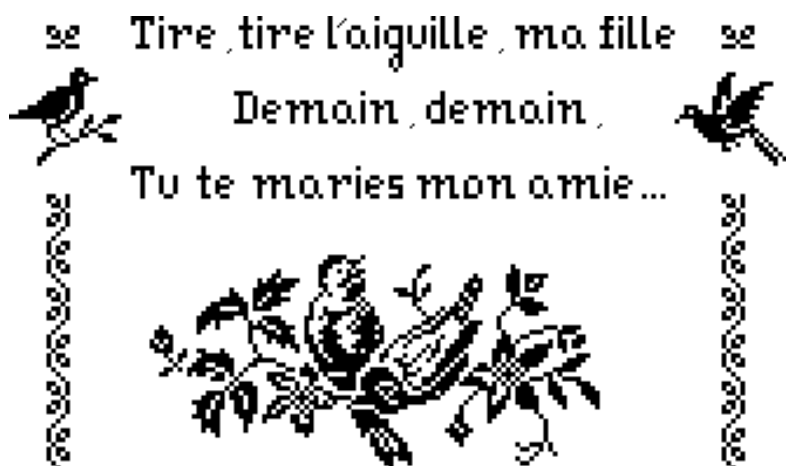
D'ailleurs aujourd'hui, nous n'utilisons plus la marque que dans les rares cas où un lavage collectif l'impose encore.

Et quand nos habits sont revêtus d'une marque, elle a désormais un tout autre sens. Il ne s'agit plus d'individualiser discrètement un vêtement au chiffre de son propriétaire mais tout au contraire de signifier son appartenance à un groupe en affichant le nom du dernier créateur à la mode.



Le diagramme est à la rubrique "Cadeaux"

Créapoints



Pas de mariage sans trousseau bien complet, sans linge bien marqué, sans draps bien ourlés. Pas de mariage sans avoir fait la preuve de ses talents de couturière, de brodeuse, d'ajoureuse... La comptine connue nous ferait presque croire que jusqu'au dernier instant, il faut tirer l'aiguille. Comme nous alors ? Qui sommes toujours en retard d'un ouvrage à terminer, pour demain sans faute, et qui finissons aux dernières heures de la nuit le cadeau à offrir le lendemain !